QUELQUES PROPOSITIONS

N° 140.

DE MÉDECINE,

ET EN PARTICULIER

SUR L'HYGIÈNE PROPHYLACTIQUE DU CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 juillet 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR J.-P.-F. MARIE, de Valognes,

Département de la Manche.

On ne saurait assez dire combien une vie bien ordonnée, régulière, calme, occupée et sobre, a pu contribuer à préserver du choléra.

Rapport de l'Académie royale de médecine sur le choléra-morbus, p. 18.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, Suppléant.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Président.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS, Examinateur.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, Examinateur. / DUBOIS, Examinateur. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque, Examinateur.	Gerdy.
Bayle.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart, Examinateur.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Devergie.	Sandras.
Dubled.	Trousseau.
Dubois.	Velpeau, Suppléant.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Tribut d'amour filial.

J.-P.-F. MARIE.

AVANT-PROPOS.

Désirant retourner dans mon pays natal, où vient d'apparaître l'épidémie qui bientôt s'étendra sur toute la France, je me trouve forcé d'abandonner le sujet de thèse (des moyens de prévenir le développement des tubercules chez les enfans nés de parens phthisiques) que je me proposais de traiter, et je me borne à jeter à la hâte quelques propositions qui n'auront que l'avantage de servir à la discussion.

QUELQUES PROPOSITIONS

DE MÉDECINE,

ET EN PARTICULIER

SUR L'HYGIÈNE PROPHYLACTIQUE DU CHOLÉRA ÉPIDÉMIQUE.

I.

A L'APPARITION des épidémies, l'hygiène prophylactique devient le plus puissant soutien de la santé, de celles surtout qui, comme le choléra, brisant tout à coup les ressorts de l'existence, ou enrayant tout mouvement vital, ne laissent à la thérapeutique ni le temps ni la faculté de secourir.

II.

Quelle que soit la cause première du fléau qui, depuis à peine trois lustres, a envahi presque la moitié du globe, et qui maintenant promène sa faux meurtrière sur notre patrie; qu'elle soit due à un élément surajouté à l'atmosphère, ou à une constitution atmosphérique particulière, il me semble que l'influence épidémique peut être

diminuée, écartée par de bonnes dispositions hygiéniques, comme elle l'est par certaines constitutions privilégiées.

III.

Sans doute qu'une mesure prophylactique fixe et déterminée ne peut être puisée que dans la connaissance certaine du mode de propagation de l'épidémie ; mais quand cette connaissance précieuse est hors de notre portée, il nous reste encore à noter, à examiner dans quelles circonstances et sous quelles conditions elle s'est jusqu'ici développée le plus fréquemment ; et de cet examen ressortiront quelques notions sur les causes prédisposantes, occasionelles de cette maladie.

IV.

De ces causes, dites *occasionelles* ou *secondaires*, les unes agissent sur l'appareil respiratoire, les autres sur l'appareil de la digestion ; celles-ci agissent sur la périphérie cutanée, celles-là sur le système nerveux. C'est donc à l'hygiène de ces quatre appareils que nous devons emprunter les règles qui peuvent, sinon mettre à l'abri de tout mal, du moins éloigner le plus possible les dangers dans le cours de l'épidémie.

V.

La respiration d'un air pur, entretenant une vive sanguification dans les poumons, imprime aux systèmes nerveux et musculaire une énergie sans laquelle l'organisme manque de forces pour résister à l'influence morbifique : aussi n'est-ce pas dans les rues étroites, où l'air stagne et ne se renouvelle que difficilement, dans les habitations basses et étouffées, parmi les encombremens d'hommes, au milieu des exhalaisons putrides et infectes, que l'épidémie a frappé ses premiers coups, et ses coups les plus meurtriers et les plus fréquens ?

VI.

Les variations brusques de température, le passage subit du chaud au froid, et réciproquement, en opérant un changement trop rapide dans l'équilibre de nos fonctions, ne peuvent avoir que des résultats funestes. N'a-t-on pas remarqué, dans l'épidémie de Paris, que quelques changemens dans la marche de la maladie ont coïncidé avec certaines variations atmosphériques?

M. *Foy* cite, entre autres exemples de l'impression funeste du froid après une température chaude, celui d'un médecin militaire qui, forcé de se lever au milieu de la nuit pour uriner, sortit tout en sueur dans la cour, marcha pieds nus sur le pavé, et, rentré son dans lit, fut pris tout à coup du choléra.

VII.

Une vie molle, inerte, laisse toutes les fonctions dans une langueur dangereuse. Les organes digestifs n'élaborent plus convenablement le chyle, l'appétit s'éteint, la langue devient sale et jaunâtre, et l'embarras des premières voies devient la source de la maladie. Il faut que l'activité et l'exercice viennent, dans de justes bornes, stimuler l'organisme et nous rendre plus inattaquables.

VIII.

Les travaux excessifs, les longues veilles, les concentrations d'esprit trop fortes, les jouissances vénériennes, les contacts voluptueux prolongés, une vie toute de délices, où les sens sont sans cesse plongés dans l'ivresse, épuisent, tarissent les forces de l'économie, et constituent le corps dans un état éminemment apte à contracter la maladie épidémique. C'est ainsi que les plaisirs livrent l'opulent à la mort, comme la misère y livre l'indigent.

IX.

Sans parler des autres accidens qu'elle entraîne après elle, comme l'emploi abusif des prétendus préservatifs, la peur, en frappant sur les centres vitaux, nous livre pour ainsi dire sans défense à l'influence épidémique. Le calme, la tranquillité de l'âme deviennent, dans ces jours de deuil et de mort, les moyens les plus puissans de salut.

Socrate, quand la peste dépeupla sa patrie, vécut comme à son ordinaire, parut en public, rendit visite à ses amis, et ne dut peut-être qu'à cette impassibilité de survivre aux funérailles d'Athènes. Malheureusement il n'est pas donné à tous les hommes d'avoir cette stoïque vertu.

X.

Si, dans le temps où nous vivons au milieu d'une atmosphère de santé et de vie, un obstacle qui survient dans les fonctions excrémentitielles nous jette dans un état morbide, que sera-ce quand nous sommes environnés d'un air insalubre! Il faut donc entretenir avec le plus grand soin le libre exercice des voies digestives et les fonctions de la peau. L'usage des bains, les vêtemens de laine, les boissons légèrement diaphorétiques, favorisent la transpiration cutanée, et répartissent à la périphérie une chaleur salutaire.

XI.

Si une nourriture trop animalisée, l'usage continuel de substances à demi décomposées, certaines viandes faisandées, relevées par des épices ; si les boissons fortes, alcoholiques, portent dans tout l'appareil intestinal une cause d'inflammation qui peut devenir mortelle, la diète purement végétale est aussi trop débilitante, et n'offre pas moins de dangers. C'est ici que le juste milieu est salutaire : toutefois il faut, pour le choix comme pour la proscription des alimens,

tenir compte de la saison, de l'âge, de la constitution, du genre de travail et du régime antérieur du sujet.

XII.

Il ne faut pas qu'un changement subit vienne brusquement jeter le désordre dans le jeu des organes de celui que l'habitude aurait naturalisé avec les excès ; ce n'est que graduellement et comme à pas lents qu'il doit rentrer dans une voie plus salutaire.

N'est-ce pas à cause de l'uniformité de vie, de la régularité dans le régime, peut-être aussi de la séparation des sexes, que les pensions, les colléges et les couvens de Paris sont restés vierges de l'infection épidémique?

XIII.

Une fois ce terrible fléau développé, nous n'avons à lui opposer ni un médicament spécifique, ni une méthode de traitement spécifique. Chaque traitement doit être modifié selon les individus, le mode d'invasion de la maladie, ses différentes formes, et l'intensité des symptômes de chaque période.

XIV.

Quand, en effet, une maladie nous échappe dans sa cause essentielle, directe; quand elle ne laisse sur les victimes qu'elle a immolées que des traces muettes, privé des données les plus nécessaires pour baser son traitement, que doit faire le médecin prudent, si ce n'est, quand il le peut, d'interroger le passé, de s'entourer des faits observés, et d'appliquer à certaines indications déterminées les moyens thérapeutiques dont l'expérience lui atteste le succès? C'est ainsi que dans le traitement du choléra le médecin praticien prendra pour guides les résultats de l'observation.

XV.

Ainsi, au début de la maladie, chez les individus pléthoriques, dont les premiers symptômes étaient accompagnés de chaleur à la peau, de rougeur à la face, de développement dans le pouls, les émissions sanguines ont été d'une utilité incontestable; et dans la même période, chez les individus d'un tempérament lymphatique, chez quelques vieillards, chez les malades dont la langue était humide, couverte d'un enduit jaunâtre, n'a-t-on pas vu les vomitifs, et en particulier l'ipécacuanha, procurer une secousse salutaire?

XVI.

Lorsque, dans la période algide, cesse le mouvement des fluides, d'où résulte la vie, les stimulans n'ont-ils pas paru les moyens les plus propres à donner à l'organisme l'énergie nécessaire pour sortir de cet état de prostration qui touche à la mort, et contre lequel la nature n'a plus à opposer qu'un reste de force impuissant?

XVII.

Et quand la réaction arrive, le médecin encore n'a-t-il qu'un mode d'agir? Si elle est trop forte, si elle menace d'une congestion violente quelque organe, se conduira-t-il comme dans les cas où elle se fait avec lenteur et avec une sorte d'hésitation, ou bien d'une manière salutaire, et avec une égale répartition vers tous les appareils? Dans le premier cas, il n'hésite pas à recourir aux antiphlogistiques; dans le second, il aide; dans le troisième, il attend.

XVIII.

Dans sa convalescence, le cholérique porte long-temps encore l'empreinte de la maladie qui l'a frappé : ses organes sont d'une suscepti-

bilité extrême, et la plus légère secousse rappelle tous les dangers. L'appétit, le premier signal du retour vers la santé, réclame une grande surveillance; il augmente avec rapidité chez quelques cholériques, et l'excès de nourriture auquel ils sont entraînés devient une nouvelle cause de rechute, si on n'a la précaution de retenir leur appétit exagéré dans de justes limites.

XIX.

Outre les soins que réclame la susceptibilité des organes du convalescent, il faut encore, pour relever ses forces, lui administrer quelques toniques en rapport avec la délicatesse des organes digestifs: l'eau de Seltz, coupée avec du lait, le vin de quinquina, les gelées ensuite, et enfin les viandes blanches, tel est le régime recommandé.

XX.

On a tour à tour vanté et décrié l'emploi du seigle ergoté pour vaincre l'inertie de la matrice. Sans doute que la contraction permanente où reste l'utérus sous l'influence de cette substance peut être nuisible à la vie de l'enfant, s'il n'est assez promptement expulsé: mais si on n'administre ce médicament que quand quelques douleurs suffiront pour la sortie de l'enfant; si surtout on en réserve l'emploi pour les cas où la matrice ne revient point sur elle-même et est le siége d'une hémorrhagie grave, on sent quel puissant secours l'accoucheur trouve dans l'emploi du seigle ergoté.

XXI.

Dans une de ces maladies graves qui brisent la force musculaire et jettent dans un état de prostration complet, ne serait-il pas utile de veiller à ce que le malade ne restât pas couché trop long-temps d'une manière continue dans la même position? Le sang ne peut-il pas sé-

journer dans les parties les plus déclives du poumon et déterminer la formation d'un engouement pulmonaire? n'est-ce pas par cette raison que, dans la fièvre dite typhoïde, après un état de supination prolongé, les parties postérieures et inférieures du poumon (c'est dans ces parties surtout qu'on le remarque) offrent les signes d'un véritable engouement, qui, je le sais, pourrait bien être un effet sympathique, mais qui pourrait bien aussi n'être que le résultat de la stase du sang?

XXII.

Un des premiers soins du médecin est de s'assurer de l'effet physiologique du médicament qu'il a prescrit; ce n'est qu'à cette condition surtout qu'il peut, avec sécurité, mettre en usage les moyens puissans de la révulsion. Et que de fois pourtant j'ai vu employer les agens les plus violens de la thérapeutique, sans que consécutivement on se rendît compte de leur action!

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

II.

A plagâ in caput, stupor, aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.

III.

Quibus in urinâ arenosa subsident, illis vesica calculo laborat. *Sect.* 4, *aph.* 79.

IV.

A tabe detento alvi profluvium superveniens, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 14.

V.

Ubi igitur peracutus est morbus, statìm extremos habet labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem cibum exhibere licet; tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit. *Sect.* 1, *aph.* 7.